

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Libération et indépendance

Yvon Rivard

Volume 18, numéro 1 (103), janvier–février 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30940ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rivard, Y. (1976). Libération et indépendance. *Liberté*, 18(1), 3–8.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1976

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Libération et indépendance

Depuis quinze ans environ, le Québec vit presque exclusivement la seule dimension politique de l'idée d'indépendance, alors que depuis toujours il est engagé dans un processus d'indépendance beaucoup plus vaste qu'on a appelé (précisément parce qu'on ne savait où situer cette ampleur) messianisme. L'impossibilité d'établir le lien véritable entre les deux explique sans doute l'échec répété du nationalisme québécois. Le messianisme dans sa définition même (croyance en la venue d'un Messie qui libérera l'homme du péché) ou dans sa version québécoise (peuple élu venu libérer l'Amérique infidèle) et l'indépendantisme procèdent tous deux de cette volonté d'affranchissement par laquelle l'homme ou la nation s'efforce d'atteindre à la réalisation de son être. Cette libération ne saurait en aucun cas être confondue avec la quête même d'indépendance dont elle ne constitue qu'une partie. Car celle-ci ne peut être menée à terme que si le processus de libération politique ou psychologique se double d'un processus de création par lequel l'être (individuel et collectif) se différencie en assumant consciemment les forces qu'il a d'abord combattues. En d'autres termes, le mot indépendance, pour être vivant, doit avoir deux significations et n'exercer aucune discrimination sur l'une ou l'autre : 1) action par laquelle l'être se libère des forces (inconscientes ou politiques) qui le subjuguent (formation de l'ego), 2) action par laquelle il perçoit le jeu de ces forces en lui, regard qui seul lui permet de s'en servir (expérience du soi). La liberté (l'indépendance) est le résultat de ces deux actions conjuguées. L'homme n'est pas sauvé du seul fait que Dieu l'a

libéré du péché : il lui reste encore à se libérer de la notion de péché pour connaître Dieu. De même le Québec ne sera libre que s'il devient conscient de ce dont il se libère. Autrement dit, la « question du Québec » trouvera une réponse adéquate le jour où elle formulera intégralement la problématique de l'indépendance. D'ici là, l'histoire se répétera, c'est-à-dire que nous serons condamnés à une recherche spirituelle désincarnée (exploration du squelette qu'une vague promesse de renaissance maintient en équilibre ; la présence des os dans notre poésie ne renvoie pas à une thématique de la dépossession mais à celle de l'attente) ou à une révolution sans armes (agitation et massage des chairs qu'aucun squelette ne structure ; le cri, ici, ne célèbre pas une naissance, c'est le sifflement des ballons qui se dégonflent).

Est-ce que depuis 1960, l'idée d'indépendance (l'archétype de l'indépendance serait plus juste, compte tenu de la double signification que je lui prête) a réussi la transformation de ces énergies qu'elle déclenche tant chez l'individu que dans la nation ? Est-ce que les forces « ennemies » (elles le sont aussi longtemps qu'elles ne sont pas intégrées) sociales et psychiques ont été également « combattues » ? Je ne crois pas. Il me semble, au contraire, que le combat politique a été tellement privilégié qu'il est devenu l'objet d'un véritable transfert : le Québécois (comme individu) s'en est remis au Québec (comme entité nationale personnalisée) du soin de réaliser sa propre indépendance. L'apparition de ce nouveau personnage (Québec) dans notre histoire constitue un phénomène de cristallisation de nos aspirations collectives dont on aurait tout lieu de se réjouir. Mais, de fait, cette personnalisation d'un Etat souverain (de conscience) encore à venir risque d'en entraver l'avènement. Attitude type de certains psychopathes : « J'ai trouvé un bon psychanalyste, tous mes problèmes sont finis ». Bien sûr, tous les matériaux inconscients de notre psyché individuelle ou collective ont été ainsi amenés à la surface. En cela, l'idée d'indépendance a joué pleinement la première partie de son rôle, celle qui consiste à forer les couches de notre être nocturne et à libérer les forces qui y sont encloses. Mais l'intégration de ces forces à la conscience ne peut se faire sans l'élaboration de formes de

plus en plus rigoureuses. Chaque libération d'énergie nécessite la contrainte d'un contenant solide. La pensée se dépasse, s'élargit en se structurant. C'est là le paradoxe de toute création : voir Manic ou l'oeuvre de Valéry.

Or, cette loi élémentaire ne semble pas avoir été respectée. Plus l'indépendance découvrait nos sources profondes (ce monde d'instincts et d'images qui nous constitue et qui a pris historiquement la figure du découvreur et du conquérant), nous exposait à notre propre inconscient collectif, moins nous étions en mesure de nous en libérer. Pourquoi ? Parce que nous avons déserté ce laboratoire intérieur de l'âme (seul lieu susceptible d'accomplir les premières transformations de l'énergie reçue, pour la simple raison que c'est d'abord là que les choses se passent) jugé suspect et inefficace depuis que le grand manitou Québec était arrivé au pays et qu'il réclamait notre entière soumission. L'absence d'intériorité (la perte de la parole) dont beaucoup de nos écrivains se gargarisent provient surtout du fait qu'ils ne sont jamais « chez eux ». La place publique se vit ainsi inondée de phantasmes dont chacun reçut sa part d'éclaboussures qu'il prit pour une oeuvre. Je ne voudrais pas donner à cet article un ton polémique, aussi m'abstiendrai-je de citer des noms que de toute façon on a intérêt à oublier. Mais il me semble évident qu'une grande partie de notre littérature depuis 60 souffre d'infantilisme (on admire ici des poètes qui ailleurs seraient des journalistes, et encore !) pour ne pas avoir su endiguer cette montée de l'imaginaire en nous. C'est alors que le « pays à faire » est devenu l'asile, sinon l'alibi, des créateurs qui ont refusé l'oeuvre à faire. Une littérature engagée qui ne se soumet pas d'abord à l'exigence de l'oeuvre risque de ne rien servir du tout. Quant à ceux qui, n'ayant aucune inclination pour l'action politique ou qui en avait été déçus, voulurent manifester autrement cette force nouvelle sans perfectionner leur instrument de travail, sans exercer leur regard, ils ont été broyés par elle. D'où cette littérature fourmillante de gadgets folkloriques ou ésotériques qui témoignent à coup sûr d'une régression (cf. le ressac « spiritualisant » ou « joualisant » de Parti Pris). L'indépendance, comme tous les archétypes, aura pulvérisé les plus

faibles, action nécessaire par laquelle la nature se purifie tout en faisant provision d'engrais. L'ennui, c'est que le Québec a (eu) tendance à vouloir idolâtrer ses déchets.

Prenons un exemple : le « joual » est apparu lorsque l'idée d'indépendance a en quelque sorte forcé l'écrivain à prendre conscience de la nécessité d'un langage renouvelé. Réaction : croire que le « joual » était ce nouveau langage. Certes, nous sommes revenus de ce contresens, mais il a eu le temps de faire de nombreux petits. Autre exemple, qui ne me semble pas tellement éloigné du premier : la lecture sociologique des oeuvres et des événements a coïncidé avec les débuts de l'opération libération. Ce besoin d'affranchissement, au risque de me répéter, ne procédait pas exclusivement d'un constat d'aliénation politique, mais de notre aliénation tout court. (Le fait de poser la question « qui sommes-nous ? » et l'impossibilité d'y répondre prouve assez notre inconscience, c'est-à-dire l'emprise sur nous de forces que la conscience n'a pas encore récupérées, entre autres : la conquête, l'Anglais, l'autorité de l'Eglise, l'Indien, le sol, etc.). La réaction consista, cette fois, non pas à prendre le mal pour le remède comme dans le cas du « joual », mais à croire qu'une description (partielle) de ce mal pouvait tenir lieu d'étiologie et de thérapie. Ainsi tous nos efforts de compréhension du fait québécois ne pouvaient aller bien loin puisque restreints à une vision morale de celui-ci. A la dictature de l'Eglise allait succéder celle des « définisseurs de situation », au dogme catholique la bible sociologique. Tout geste, toute parole jugés (sommairement) inaptes à une transformation radicale ou modérée de la société n'auraient pas droit de cité. Différence entre la gauche et la droite : elles agissent selon des idéologies ou des intérêts différents. Lien moral entre les deux : s'interdire de questionner le principe même de l'action, voire son mécanisme. Rien d'étonnant alors à ce que l'idée d'indépendance prenne vite l'allure d'une idéologie, que le désir d'enfanter l'être québécois se réduise à la volonté de lui donner un pays prospère. Au fond, c'est la vieille querelle entre le coureur de bois et l'habitant qui se continue, entre l'esprit de découverte (expérience de l'espace américain) et le besoin de conquête (aménagement de la co-

lonie), l'un étant l'incarnation nécessaire de l'autre. Cette dialectique psychologique qui a présidé à la naissance de la nation québécoise pourrait aujourd'hui se traduire ainsi : une volonté de connaissance et le désir du pouvoir que cette connaissance dispense. En d'autres mots, l'habitant crée la colonie à partir de l'inconnu (espace ou fourrures) que le coureur de bois ramène de ses expéditions, de la même façon que l'exploration de la nuit nourrit toute oeuvre véritable.

J'ai l'impression que l'indépendantisme, dans sa hâte d'améliorer le sort du Québécois, néglige la prospection. Si les ouvriers politiques de l'indépendance piétinent, c'est qu'ils manquent de matériaux pour achever la construction de ce pays que tous désirent. Et ceci n'est pas dû à un affaiblissement de la conscience politique mais à une interrogation issue de la conscience elle-même. Car enfin, le Québécois, qui regarde tous ces habitants affairés à lui faire un pays, se demande : « Pour quoi faire ? ». Les réponses qu'on lui donne, — essentiellement : survivre et mieux vivre —, ne le satisfont pas. « Pourquoi continuer d'être Québécois ? » Plus la réponse (l'indépendance politique) se veut rationnelle et inévitable, plus la question (pourquoi sommes-nous ici ?) grandit, tant il est vrai que toute libération ne saurait s'accomplir sans une vision qui la soutient et l'oriente. La dépolitisation (apparente et transitoire) des jeunes ne condamne pas la justesse de la réponse politique, mais son impatience et son étroitesse. Cette volonté d'affirmation québécoise que nous vivons depuis quelques années s'est traduite par une valorisation de nos signes distinctifs les plus superficiels ou par l'expérience régressive (parce qu'incomplète) de notre inconscient collectif. Et ceci est imputable en grande partie à la projection sur le plan social de combats intérieurs refusés ou inachevés. Cette image parodique de la connaissance, l'action politique en a désormais tiré tout ce qu'elle pouvait. Pressurer des citrons verts, c'est se préparer des lendemains amers (tant pis pour la rime !).

La quête du pouvoir doit s'inscrire dans la recherche beaucoup plus vaste du sens qui nous structure depuis le début de notre aventure en ce continent. Cette fameuse « différence » du Québécois, sa marginalité foncière (que Vade-

boncoeur a commencé d'interroger), voilà la seule justification possible de l'indépendantisme puisque c'est là que se situe l'indépendance. Mais il ne suffit pas d'inventorier nos plaies historiques ou d'affermir nos frontières géographiques et linguistiques pour que cette différence soit. Il faut descendre au plus profond de soi pour en saisir les racines (ce réseau de forces historiques et spirituelles d'abord perçues comme des contraintes) et pouvoir libérer de celles-ci la sève nécessaire à sa manifestation. Car cette « différence » n'est pas un capital politique ou une sorte d'accent psychologique régional de notre être collectif. Elle en est plutôt l'âme, c'est-à-dire : 1) ce mouvement par lequel une nation tend à la réalisation de l'esprit qui s'est projeté en elle, 2) la forme particulière qui résultera de cette incarnation. Je crois que la vocation du Québec est avant tout une aventure de la conscience, que sa « mission » est d'incarner jusque dans les structures sociales ce regard attentif de l'homme sur le travail des forces qui le composent. (J'emploie à dessein le mot « mission » entre guillemets parce qu'il est une traduction parodique de la vocation. Un peuple croit avoir une mission lorsqu'il refuse sa vocation ; c'est pourquoi il veut libérer autrui de ce dont il est lui-même encore prisonnier.) Peuple religieux, peuple « hippie » ? Oui, si cela signifie que le Québec sera conscient ou ne sera pas. En d'autres mots, l'indépendance du Québec sera globale ou ne sera pas.

P.S.: Cet article ne se veut nullement une condamnation de l'indépendantisme, mais souhaite que celui-ci prenne à sa façon les risques que d'autres prennent dans la création quotidienne de l'être québécois. Il ne faudrait pas oublier que si les « bingo » et les guitares électriques ont rempli les églises, ils en ont du même coup signé l'arrêt de mort.

YVON RIVARD